

## CHAPITRE VII

Marie mère du monde, — parce que c'est grâce à sa médiation que toutes choses ont été *recrées*, ennoblies, perfectionnées.

I. — Reste la question de savoir si la maternité de Marie, qui comprend tous les ordres des créatures raisonnables, qu'elles soient des hommes ou de purs esprits, pousse plus loin ses limites, et s'étend jusqu'aux êtres dénués d'intelligence, jusqu'au monde de la matière. Évidemment il ne peut s'agir ici d'une maternité strictement dite, ni même de la maternité qui coopérerait d'une manière quelconque à la communication de la vie divine, propre aux fils d'adoption. Ni Dieu, ni Marie ne peuvent avoir d'enfants adoptifs en dehors des natures raisonnables, puisque toute autre créature est radicalement incapable de recevoir l'être de grâce et l'être de gloire. La question présente revient donc à chercher si le monde matériel a reçu de tels biens, par le ministère de Marie, qu'on puisse dire qu'elle en est la mère, au même sens impropre, toute proportion gardée, que, dans l'Écriture, Dieu, parce qu'il est créateur du monde, en est appelé le père (1).

Sur ce point, nulle controverse et nul dissentiment entre les docteurs. La Mère de Dieu, notre mère, est

(1) Voir Job, xxxviii, 8.

aussi la mère de toutes les choses créées, la mère du monde. Et voici les belles considérations par lesquelles le disciple de saint Anselme, tant de fois nommé dans cet ouvrage, met en évidence et ce titre et les raisons qui lui servent de base.

Il commence son étude par jeter un coup d'œil sur l'origine des choses : comment Dieu produisit toute créature au ciel et sur la terre pour l'homme et pour la gloire de sa propre bonté; comment l'homme, la plus noble entre les natures sorties de la main du Créateur, se révolta contra le Maître universel des êtres et perdit du même coup, en punition de son crime, les prérogatives de grâce dont il avait été primitivement investi; comment enfin sa rébellion et sa chute introduisirent le désordre en lui-même et parmi les êtres de la création.

« En effet, outre la confusion apportée dans leur concert d'obéissance par la présence du grand rebelle, ces œuvres de Dieu, la terre, les animaux, le ciel, les astres souffraient une humiliation plus honteuse encore. C'était de se voir contraintes à rendre leurs services à celui pour lequel elles savaient n'avoir pas été faites. Car elles avaient été créées de Dieu pour l'utilité d'un homme juste, et non pas au profit de l'homme injuste et révolté qui dominait maintenant sur elles; humiliation d'autant plus sensible qu'il leur fallait être continuellement au service de celui qui continuellement offensait leur Dieu. Or, cet état d'inique sujétion se maintint jusqu'à l'arrivée dans la chair de celle dont nous parlons, je veux dire de la bienheureuse Vierge Marie. Mais alors qu'elle eut apparu dans le monde, et donné sa chair au Fils de Dieu; alors que la nature humaine eut recouvré sa dignité primordiale

dans le Dieu qui naissait pour être l'un de nous, la confusion des êtres prit un terme, le poids d'injustice qui pesait sur eux s'allégea, tellement qu'ils commencèrent à récupérer la liberté de leur première création.

« Et certes, ce n'est pas merveille si la nature dont la liberté, selon la loi de son origine, était d'obéir à celui qu'elle savait créé à l'image de Dieu, ne tint plus pour un joug d'ignominieuse servitude l'obligation d'obéir à l'homme, quand elle revit en lui, réparée par la grâce et par les œuvres saintes, la ressemblance du Créateur dégradée jusque-là par le péché » (1).

Voilà donc l'inestimable avantage que la création matérielle a reçu de Dieu par l'intermédiaire de Marie. Désormais, elle n'est plus avilie par la nécessité de servir un rebelle, un déchu. Elle sert encore : c'est là sa condition ; mais elle sert une humanité relevée ; mieux encore, elle a pour roi un Homme-Dieu. Eadmer, après ces premières considérations, reprend son sujet à un autre point de vue.

« Étudions, s'il vous plaît, continue-t-il, mais d'une autre manière, comment toute créature a été faite pour l'utilité de l'homme ; comment, par suite du péché du premier homme, cette utilité s'est en quelque sorte évanouie ; comment enfin, grâce à la bienheureuse Mère de Dieu, la Vierge Marie, la création est rentrée dans le premier honneur de son utilité. L'homme... avait été créé de Dieu pour regarder constamment par l'œil de la contemplation l'ineffable beauté de son auteur. Mais, parce que le Créateur est

(1) Eadmer, *de Excellentia B. M.*, c. 10. P. L. CLIX, 576, sq.

un esprit sans limites, et que personne de ceux qui sont encore emprisonnés dans la chair ne peut s'élever jusqu'à voir, comme elle est en elle-même, la grandeur admirable de la divinité, il plut à Dieu d'étaler devant les regards de l'homme le spectacle du monde sensible, afin que la vue de ses beautés le portât jusqu'à la connaissance des perfections invisibles.

« Mais après le péché des premiers hommes la race humaine se laissant tyranniser par les désirs de son cœur, se roula dans le vice ; et désormais ce ne fut plus seulement la contemplation du Créateur qui s'évanouit en elle, mais encore la salutaire méditation de l'ordre admirable qui règne entre les choses créées.

« Vous voyez par là comment la dignité de la nature sombra, par suite de la déchéance humaine. Les créatures devaient être comme une échelle qui permit à l'homme de monter vers leur commun auteur, la considération de la nature le menant à la connaissance des splendeurs divines. Et cette dignité, elles la perdirent du moment que personne n'était plus là pour faire d'elles un si profitable usage. Perte lamentable qui persévéra jusqu'au jour où l'Agneau qui détruit les péchés du monde, fit son apparition dans le monde par le ministère de Marie. Alors, en effet, l'homme fut ramené à la connaissance de Dieu, grâce à l'Agneau ; et du même coup le reste des créatures revint à sa condition première et fut rétabli dans son antique honneur (1). Or, ce grand bien à qui l'imputerons-nous,

(1) Ut singulariter emundares hunc mundum, utque supernis etiam ordinibus ornatum afferres, in mundo genuisti munditiarum mundi artificem. Ante hujus enim adventum supera et infera caruerunt tanta munditia ; nempe mortalium nec oculis nec mentibus ad Deum suum cognoscendum erectis. Quocirca, tu palam coelestium atque terrestrium emundatio longe mundissima extitisti, propter partus tui excellentem mundi-

si ce n'est à celle dont le sein virginal introduisit dans le monde le Christ, sauveur de la nature humaine et, par suite, réparateur des privilèges de toute créature? Que celui-là donc qui nous a suivis dans cette méditation, estime tout ce que la créature intelligente ou privée de raison doit à cette très sacrée Vierge.

« Car, enfin, pour le dire encore, toutes les choses que Dieu fit au commencement, si bonnes et si pleines d'utilité, déchurent de leur état primitif, comme nous l'avons fait voir, et n'y furent rappelées que par la très heureuse Vierge. De même donc que Dieu, créant tous les êtres par sa toute-puissance et les ordonnant avec une admirable sagesse, en est le Père et le Seigneur universel, ainsi la bienheureuse Marie, concourant par ses mérites à les réparer, est la *Mère* et la *Dame* de toutes choses...

« De même encore que Dieu a engendré de sa substance celui par lequel il a donné l'être à toutes les créatures; ainsi Marie a engendré de sa chair celui qui devait les rétablir dans la gloire de leur condition première. Enfin, de même qu'aucune espèce d'êtres n'existe, si le Fils de Dieu ne l'a faite, ainsi rien n'échappe à la loi d'une très juste condamnation, à moins d'y être soustrait par le fils de Marie. Qui donc, pesant attentivement toutes ces choses, d'un sens droit et d'un cœur sincère, ne percevra pas pleinement l'excellence de cette Vierge par qui la nature des choses a recouvré des biens inestimables, par

tiam. Per hunc enim partum primigenia plane munditia mundum emundas; unaque Angelorum bene ordinatam munditiam in tua persona longe mundiorum efficis, o mundi totius Servatrix. S. Josephi Confess. Men. 11 febr., post oden 3, de S. Blasio, mart. *Pietas marian. Graec.*, P. I, n. 215.

qui le monde a reçu la grâce insigne d'être relevé d'une déchéance si profonde » (1) ?

II. — C'est ici que s'arrête Eadmer. Mais il aurait pu, sans préjudice de la vérité, pousser plus loin ces belles considérations. Le monde matériel, en effet, n'a pas encore atteint l'apogée de la gloire à laquelle il doit arriver, grâce à l'Incarnation du Verbe, et, par conséquent, grâce à Marie, sa mère. Les saintes Écritures nous le représentent gémissant et souffrant encore comme dans le travail de l'enfantement, ou dans l'attente de la pleine adoption des enfants de Dieu (2). Mais lorsque l'adoption sera consommée, c'est-à-dire, lorsque, leur nombre étant rempli, viendra la glorification finale des élus, alors, suivant la promesse du Seigneur, la demeure actuelle de l'humanité régénérée sera transformée comme eux. « Il y aura de nouveaux cieux, une terre nouvelle, où n'habitera que la justice » (3), et la nature entière resplendira des beautés que, même à son origine et dans l'état d'innocence, elle n'avait jamais ni connues ni même soupçonnées. Et ce renouvellement admirable sera, comme celui qui l'a préparé, l'œuvre de Marie par Jésus : tant il est vrai qu'elle mérite justement ce beau nom de *Mère du monde*.

Le disciple, dans les pages que je viens de transcrire, était l'écho de son illustre maître. C'est ce que prouve le passage suivant, tiré des *Oraisons* de saint Anselme. « Les astres, la terre, les fleuves, le jour,

(1) Eadmer, *l. c.*, c. 11.

(2) Rom., VIII, 22, sq.

(3) II Petr., III, 13.

la nuit, toutes les choses, en un mot, qui ont été créées soit pour obéir à l'homme soit pour servir à ses besoins, tout cela, ô ma Souveraine, se félicite d'avoir été rétabli par vous dans son antique gloire, et revêtu d'une nouvelle et ineffable grâce. Ces créatures étaient comme mortes, depuis qu'ayant perdu leur dignité native, qui faisait d'elle les servantes des serviteurs de Dieu, elles étaient devenues, par une honteuse oppression, des instruments déshonorés, au service des adorateurs d'idoles pour qui elles n'avaient pas été produites. Rentrées maintenant sous l'empire des vrais adorateurs de Dieu, et ennoblies par l'usage qu'ils font d'elles, c'est comme la joie d'une résurrection. Mais ce qui les fait tressaillir surtout d'une allégresse inexprimable, c'est de ne pas sentir seulement, au-dessus d'elles, Dieu leur Créateur, qui les gouverne invisiblement; c'est de voir, au milieu d'elles, le même Dieu Créateur, descendu visiblement pour tout sanctifier. Or, ô Marie, tous ces biens elles vous les doivent, grâce au fruit béni de vos bénies entrailles...

« Oui, la nature entière est la création de Dieu, et Dieu lui-même est de Marie. Dieu a tout créé et Dieu a été enfanté par Marie. Dieu, qui a tout fait, s'est fait lui-même de Marie; et c'est ainsi qu'il a refait tout ce qu'il avait fait. Qui a pu faire de rien toutes choses, n'a pas voulu les refaire, après qu'elles furent dégradées, sans Marie. Dieu donc est le père des choses créées, et Marie la mère des choses recrées. Le père qui a constitué toute créature, c'est Dieu; et la mère qui les a rétablies toutes'est Marie. En effet, Dieu a engendré celui par qui tout a été fait, sans qui il n'y a rien; et Marie a enfanté celui par

qui tout a été sauvé, sans qui rien n'est dans l'ordre (*bene*) » (1).

Ne laissons pas sans réponse une objection qu'on pourrait opposer aux premiers développements donnés par Eadmer. Est-il vrai que les créatures doivent à Marie par Jésus, son Fils, d'être redevenues en fait, ce qu'elles étaient à l'origine et dans l'intention de leur auteur, le livre où les hommes lisent la gloire et les perfections de Dieu? Ignorez-vous donc l'usage qu'en ont fait, avant la venue du Christ et de sa mère, tous les saints de l'ancienne Loi, pour louer et glorifier les divines magnificences? « Les cieux, chantait David, racontent la gloire de Dieu et le firmament rend témoignage à ses œuvres » (2).

Non, certes, je suis loin de méconnaître avec quel merveilleux lyrisme les prophètes ont reconnu et célébré Dieu dans ses ouvrages. Pourtant, il faut observer ici deux choses. Tout d'abord, si admirables que paraissent les élévations des prophètes, contemplant les beautés invisibles du Créateur à travers les œuvres de ses mains, c'étaient là des phénomènes relativement bien rares. Regardez au delà des frontières du peuple choisi, où sont-ils ceux qui savent lire le nom du vrai Dieu dans le ciel, épandu comme un livre sur

(1) S. Anselm., Cant., *Or. 52 ad S. V. M. P. L. clviii*, 955, sq.

Evocatur statim coelestis ille conventus, et juxta prophetam (Psalm. lxxxii, 1) inquit Deus consilium, cogit concilium, facit sermonem cum Angelis de *restauracione* eorum, de *redemptione* hominum, de *elementorum renovatione*, ac illis stupentibus et mirantibus prae gaudio, de modo redemptionis. Et statim de *thesauro divinitatis Mariae nomen* evolvitur, et per ipsam et in ipsa et cum ipsa totum hoc faciendum discernitur, ut sicut sine illo nihil factum, ita sine illa nihil reffectum sit. S. Petr. Damian., *Serm. 11, de Annunc. B. M. V. P. L. cxliv*, 555. Je rappelle que d'après certains critiques ce sermon serait plus probablement de Nicolas de Clairvaux, autrefois secrétaire trop infidèle de saint Bernard.

(2) Psalm., xviii, 1.

leurs têtes, ou dans les êtres plus humbles qu'ils fou-  
lent à leurs pieds? La *Sagesse*, dans un chapitre cé-  
lèbre, nous dit assez clairement que, sauf des excep-  
tions dont le nombre est connu de Dieu seul, « les  
hommes n'ont pas su des biens qui paraissent, s'élever  
à comprendre celui qui Est; qu'ils n'ont pas, en con-  
sidérant les œuvres, connu quel était l'ouvrier » (1).  
Et saint Paul, dans son épître aux Romains, confirme  
le témoignage de la *Sagesse*, quand il nous montre  
les doctes même, parmi les Gentils, qui s'évanouissent  
dans leurs pensées, échangeant la gloire du Dieu  
incorruptible contre l'image corruptible de ses créa-  
tures (2).

Et maintenant, jetez les yeux sur les peuples chez  
qui Jésus et sa mère ont établi leur empire, et dites,  
après cela, si la connaissance de Dieu par les créatu-  
res, constatée dans les anciens âges, ne doit pas être  
comptée pour néant, quand on la compare à celle qui  
nous est venue, depuis l'enfantement de la Vierge im-  
maculée, grâce aux flots de lumière répandus par lui  
dans les esprits et sur la création.

Ajoutons une seconde réflexion non moins décisive.  
Cette connaissance elle-même des choses divines,  
puisée dans la contemplation des créatures ou nour-  
rie par elle, qui nous est offerte sous l'ancienne Loi,  
d'où venait-elle sinon de la même source où nous la  
trouvons nous-mêmes? Jésus-Christ et sa mère ont  
rayonné sur le monde, avant d'y recevoir une exist-  
ence mortelle, tout comme le soleil envoie les prémices  
de sa lumière aux régions sur lesquelles il ne s'est

(1) Sap., xiii, 1, sqq.

(2) Rom., 1, 21, 23.

pas encore levé. La grâce du Christ a devancé le Christ.  
De même donc que les hommes furent sanctifiés par  
elle, avant que le sang du Calvaire eût de fait payé la  
rançon des coupables, ainsi la lumière dont Marie fut  
la source, en enfantant le Verbe fait homme, a reflué  
sur les siècles antérieurs, moins abondante, il est vrai,  
mais capable pourtant d'éclairer les yeux qui ne se  
fermaient pas obstinément devant elle.

Voulez-vous encore une considération bien propre  
à mettre en relief la dignité dont la nature corporelle  
est investie, grâce à la Mère de Dieu? Sans rappeler  
quel incomparable honneur c'est pour elle de coopé-  
rer, dans les sacrements, à la production de la grâce,  
à la sanctification des enfants de Dieu, je ne veux la  
voir que par le côté qui se rattache à sa déchéance;  
et là aussi je la trouve admirablement relevée par  
l'influence de la Mère de Dieu. Car elle est devenue  
l'instrument de la divine miséricorde pour tailler et  
polir par les souffrances qu'elle leur cause, et par les  
sacrifices dont elle fournit la matière, ces images  
vivantes du Fils de Dieu qui sont les Saints. Enfin,  
pour ne rien omettre, ces créatures sensibles ont  
encore la gloire d'entrer par l'assimilation dans la con-  
stitution même des enfants de Dieu, devenant la chair  
de leur chair, et les os de leurs os, pour être un jour  
en eux participantes de l'éternelle gloire. Que dis-je?  
Leurs privilèges montent plus haut: car je les vois  
par une partie d'elles-mêmes concourir à la formation  
de l'humanité du Sauveur, et, par conséquent, arriver  
purifiées et transformées jusqu'à l'être personnel du  
Verbe de Dieu; tandis que l'universalité de la création  
matérielle, soustraite à l'empire tyrannique des dé-  
mons, est désormais le temple dont ce Verbe fait homme

est le Prêtre et le Pontife. Voilà, du moins en raccourci, ce que la nature sensible doit à l'Incarnation; ce qu'elle a reçu, par conséquent, de Marie, puisque nous lui sommes redevables de ce grand mystère.

Est-ce tout? Non. Si je veux avoir la pleine et totale intelligence des biens que l'univers matériel a reçus de Marie, je dois la contempler elle-même avec son divin Fils au sommet de la création, dans toute la splendeur et le rayonnement de leur beauté : car ils lui appartiennent l'un et l'autre, au même titre que nous-mêmes en faisons partie. Voyez cette bourgade perdue dans la solitude. Qu'un roi magnifique y vienne fixer sa demeure, accompagné de sa mère et des grands officiers de la couronne, comme tout change pour elle, et quel éclat va succéder à l'humble situation d'autrefois! Faible image de la transformation qui s'est faite dans le monde, grâce à la Mère de Dieu. Désormais il a son Roi, le plus glorieux et le plus victorieux des rois ; il a sa Reine, portant au front la plus splendide des couronnes, après le diadème du Roi ; il a cette multitude innombrable de Saints, le plus bel ornement du monde, cortège incomparable de la mère et du Fils. Après lui avoir apporté tant et de si grands biens, peut-on nier que la Vierge bénie ne soit justement saluée par le monde comme sa Dame, sa Reine et sa Mère?

Aussi, je ne m'étonne pas de le voir prêter avec joie tout ce qu'il y a de plus précieux, de plus pur, de plus fécond, de plus beau, pour symboliser les attributs de cette divine Vierge. Marie est l'étoile de la mer qui nous guide au milieu des ténèbres et de la tempête ; l'aurore qui promet le soleil ; la lune dont le pudique éclat nous éclaire dans la nuit ; la douce

toison sur laquelle la rosée céleste tombe sans bruit ; la tige immaculée d'où sort la fleur à jamais bénie qui récrée le terre. C'est le champ où pousse sans culture humaine le froment de Dieu ; le jardin céleste, la fontaine des eaux vives, la tour d'ivoire, la porte du ciel (1). Plus tard, s'il plaît à Dieu, nous étudierons l'usage universel et constant que nos saints docteurs ont fait de ces emblèmes, empruntés aux choses de la nature physique, pour la louange de Marie.

Ce n'est pas assez pour les créatures insensibles de rendre hommage et reconnaissance à leur Libératrice, en se pliant au symbolisme qui la glorifie. Autrefois, dans un discours de Gerson, nous avons entendu la Nature qui s'offrait à parer Marie de tout ce que ses trésors renfermaient de richesses et de beautés. Oui, lui dirons-nous avec le pieux chancelier, tout ce que vous pouvez, faites-le pour elle : jamais vous ne lui donnerez la millième partie de ce que vous devez en recevoir. Si loin que vous portiez vos libéralités, vous serez vaincue. Qu'on ne vienne donc plus nous reprocher de prodiguer trop de fleurs, trop d'ornements, trop de splendeurs pour orner les autels et les sanctuaires de la Mère de Dieu. Si les choses inanimées pouvaient avoir le sentiment de ce qu'elle a été pour elles, ce serait leur joie la plus pure d'être consacrées à son culte. Car, encore une fois, elle est leur bienfaitrice la plus insigne et, dans un sens large, *leur mère*.

Nous qui sommes chargés par Dieu de les mener à leur fin, ne craignons pas qu'elles nous reprochent jamais d'avoir abusé d'elles, parce que nous aurons employé leurs trésors et leurs grâces à glorifier Marie.

(1) Voir I<sup>re</sup> Partie, p. 120.

Je me figure qu'en voyant les anciens solitaires s'enfoncer dans les régions les plus désertes, et construire là de modestes sanctuaires à la Vierge, les vallées, les bois et les oiseaux ont dû tressaillir, heureux d'offrir et leurs retraites et leurs ombrages et leurs chants à la Reine du monde et de tout ce qu'il renferme ; car désormais c'est leur rôle et leur destinée d'honorer par nous la commune libératrice et la commune mère des êtres créés.

III. — Jusqu'ici tous les chrétiens, savants et simples fidèles, sont d'accord ; mais les premiers se partagent sur une question connexe avec la précédente. Il en est, en effet, qui ne se contentent pas de saluer en Marie la Réparatrice du monde, la Mère de la nature rétablie dans son antique honneur, et glorifiée même au delà de ce qu'elle fut à l'origine de l'humanité. A les en croire, c'est pour sa gloire que, dans les premiers desseins de Dieu, le monde fut tiré du néant. Elle fut, dans le plan divin de la création des êtres, la première après Jésus-Christ, son Fils. Leur pensée se résume dans ces quelques mots attribués à saint Bernard : « C'est pour elle que toute l'Écriture a été inspirée ; pour elle que tout le monde a été fait » (1).

Donc, l'univers, et tout ce qu'il renferme, a été voulu de Dieu pour être, non seulement après la chute et par la réparation, mais dans son état originel, l'empire du Dieu fait homme et le douaire de Marie. Anges, hommes, mondes ont tout reçu en vue de l'un et de

(1) De hac et ob hanc et propter hanc omnis Scriptura facta est ; propter hanc totus mundus factus est. *Serm. 3 in Antiph. Salve, Regina*, n. 2. P. L. CLXXXIV, 1069. Il suffit de rappeler que ces homélies ne sont pas du saint abbé de Clairvaux, comme il a été déjà remarqué.

l'autre ; tellement qu'on ne saurait faire abstraction de l'existence future de la mère et du Fils, sans découronner le projet primordial du divin architecte, et mettre de côté ce qui fut la raison de tout l'édifice. L'absence du Christ et de Marie dans le monde eût été l'avortement de toute la création : car ils étaient les premiers dans la pensée divine, les premiers dans la volonté créatrice.

Assurément, c'est là une opinion qu'il est permis de tenir et de défendre, si on la juge appuyée sur une base solide. Le danger serait de ne pas donner une idée suffisamment juste du dogme de la Conception immaculée de Marie, c'est-à-dire, d'écarter l'élément de *préservation* qu'il renferme ; comme si la bienheureuse Vierge, à raison de la prédestination plus haute qui l'a faite Mère du Christ avant d'être fille d'Adam, n'avait contracté d'aucune manière, je ne dis pas le péché d'origine, mais la dette du péché. Pourtant, même ce péril mis à part, je ne saurais souscrire à cette brillante théorie. Ce qui m'en détourne, ce sont d'abord les textes mêmes que je citais tout à l'heure, et d'autres semblables. Marie s'y montre, non pas simplement comme la mère des choses créées, mais comme la Réparatrice et, par conséquent, comme la mère du monde récréé, refait, réparé : ce qui va diamétralement contre l'opinion dont je me sépare. C'est encore cette pensée, si commune parmi les écrivains ecclésiastiques, que Marie doit faire en tout et partout miséricorde, parce qu'elle n'existe que pour les misérables, et que, s'il n'y avait pas eu de pécheurs, il n'y aurait pas eu non plus de Mère de Dieu. C'est, enfin, le sentiment à peu près unanime des Pères, d'après lequel l'Incarnation suppose le péché ; telle-

ment que la raison déterminante du mystère soit uniquement la réparation du même péché (1).

Du reste, il s'en faut de beaucoup que les arguments, allégués pour établir l'opinion contraire, aient la valeur qu'on leur suppose. Le monde, même dans l'hypothèse où Jésus-Christ et sa divine mère ne l'eussent pas relevé par leur présence, n'aurait pas cessé d'être une œuvre digne du Créateur. N'est ce pas une thèse absolument certaine que Dieu pouvait le produire, sans décréter l'Incarnation de son Verbe (2)? Et, dans la même hypothèse, le Christ et Marie n'eussent pas cessé, non plus, d'être les premiers dans la pensée divine : car, sans les appeler à l'existence, il pouvait, dans son infailible sagesse, les estimer l'un et l'autre comme une œuvre qui surpasserait incomparablement tout autre ouvrage de ses mains. Enfin, pour ne rien omettre, ce n'était pas une nécessité de les faire entrer dans tout plan de création, pour qu'ils devinssent après Dieu, par le fait même de leur introduction dans le monde, la fin des êtres créés. Il est manifeste, en effet, que, le mystère de l'Incarnation une fois supposé, j'entends le mystère tel qu'il s'est opéré pour le salut des hommes, le Christ, et dans un ordre inférieur la Mère du Christ, doivent avoir la primauté sur toute créature, et que toute créature doit chanter leur gloire. Non, je n'ai pas besoin de me figurer un Christ dont l'existence serait indé-

(1) Voir I<sup>re</sup> Partie, L. II, c. 1; II<sup>e</sup> Partie, L. VIII, c. 6.

(2) Voir Fénelon, *Réfutation du P. Mallebranche sur la nature de la grâce*, c. 1. Dicendum quod in ipso modo productionis rerum ex nihilo divina virtus infinita ostenditur. Ad perfectionem etiam univrs sufficit quod naturali modo creatura ordinetur in Deum sicut in finem S. Thom., 3 p., q. 1, a. 3, ad 2.

(3) I Petr., II, 17.

pendante de la rédemption, pour me représenter les bienheureux habitants du paradis allant du trône du Fils au trône de la mère incliner leurs palmes, déposer leurs couronnes, et porter avec l'hommage de la création tout entière l'éternel alleluia de leur culte, de leur reconnaissance et de leur amour.